

PRÉFACE

De la belle étoffe, du velours dévoré, du damassé, du brocart, du sur-mesure, de la haute-broderie... Les métaphores textiles et couturières affluent pour qualifier l'ouvrage de Jérémie Brucker qui livre là une magnifique et passionnante histoire du vêtement de travail et bien au-delà, une histoire sociale, économique et culturelle des ouvriers et des ouvrières, des employé.e.s, des métiers, des usages, des représentations, des relations sociales en France pendant un long siècle. L'étude débute dans les années 1870, parcourt le ^{xx}^e siècle jusqu'à l'époque la plus contemporaine, afin de saisir les transformations techniques, mesurer les mutations économiques et sociales, éclairer les représentations des mondes du travail. Partant d'une France en voie d'urbanisation, dont l'industrialisation s'accélère, l'ouvrage mesure les effets de ces phénomènes : la perte de vitesse et la persistance de l'artisanat, le développement du tertiaire et des grandes entreprises publiques, en approfondissant l'étude de deux secteurs et leurs entreprises – La Poste et la SNCF – par l'histoire des uniformes de leurs salarié.e.s.

Le titre laisse entrevoir au lecteur qu'il va être question de matière, mais aussi de métier et de dignité au travail ; le livre tient cette promesse. Partant d'un objet social total, le vêtement de travail, l'auteur guide le lecteur – ou la lectrice – des catalogues des fabricants, aux règlements d'usines, en passant par les vestiaires, les armoires, les témoignages, les enquêtes, les peintures et les photographies qui attestent des usages, appropriations, aléas ou détournements de l'habit de travail, du vêtement professionnel ou de l'uniforme.

L'historien a traqué pour sa thèse – à l'origine de ce livre – les traces, les sources, quelques reliques, en chinant, en interrogeant, en recherchant des trésors du quotidien dans des écomusées (en Bretagne, dans les Hautes-Alpes, le Centre minier de Lewarde), les collections du Musée national des arts et des traditions populaires de Paris (désormais conservées au Musée des civilisations européennes et méditerranéennes (Mucem à Marseille), celles de la Bibliothèque Forney et du Musée des arts décoratifs, en puisant dans les archives nationales, départementales, les Archives nationales du monde du travail de Roubaix (ANMT), l'Académie François Bourdon au Creusot, les archives et musée d'entreprises comme celui de La Poste, des archives des compagnies ferroviaires et de la SNCF. Ce vaste corpus a fait l'objet d'une quête minutieuse et judicieuse et l'on voit à l'œuvre un historien qui sait « inventer » ses

sources : catalogues de fabricants, échantillons de tissu, pièces retrouvées, caricatures, récits, témoignages, règlements d'entreprise, chansons, inventaires de faillites, peintures, photographies, enquêtes, rapports d'inspection, tracts et journaux syndicaux. Il étudie, par le biais du vêtement de travail, des métiers et des situations de travail très variées : les artisans, les commerçants, les vendeuses et les vendeurs, les ouvriers et ouvrières de la grande usine, les postiers et les postières, les cheminots et les cheminotes. Il interroge la façon dont chacun choisit le vêtement approprié au travail effectué, au rang social occupé dans l'entreprise, ou bien comment l'uniforme s'impose progressivement, alors qu'il coûte cher, dans les deux secteurs du rail et de la poste, ou encore la tension entre régionalisme et nationalisation. Il analyse l'intégration progressive du vêtement ou pièces de protection et de sécurité, au fur et à mesure de l'imposition de l'hygiène industrielle et de la santé publique par la République et de la prise en charge de la prévention des accidents du travail dans la gestion du personnel.

Son étude distingue le vêtement professionnel, le costume, l'uniforme des hybridations entre vêtements du quotidien auxquels s'ajoutent un tablier, une blouse ou une vareuse ; elle analyse la polyvalence des vêtements ordinaires, le réemploi des habits déclassés, usés, rapiécés pour le travail quand celui-ci est peu qualifié et salissant. Jérémie Brucker, en historien et anthropologue, scrute les apparences et l'intime avec ce vêtement qui couvre le corps au travail, il jauge les représentations de soi et les représentations par les autres, clients et hiérarchie, interrogeant le corps professionnel et le corps social. Il montre combien le paquet offert par la compagnie houillère au galibot, contenant un pantalon, un « jupon » gris en toile brute et un ceinturon de cuir, représente un rite de passage qui l'intègre au monde de la mine et à la Compagnie des mines d'Anzin.

Jérémie Brucker restitue les différentes étapes et les différents points de vue à partir du vêtement de travail : celui des fabricants et des fabricantes pour qui il représente un marché en pleine expansion et des fabrications qui nécessitent beaucoup de savoir-faire et de qualité des produits employés, celui des patrons et dirigeants d'entreprise soucieux de forger une identité propre à leur entreprise, souder le personnel et créer une identité professionnelle à travers un uniforme qui se construit petit à petit et qui évolue au gré des recrutements, des modes, des transformations des métiers. Il s'intéresse aussi aux façons dont les travailleuses et les travailleurs achètent, reçoivent, portent et entretiennent le vêtement professionnel, l'habit de travail, l'uniforme. Les refus et les contestations des salarié.e.s d'intérioriser l'ordre industriel ou patronal représenté par l'habit de travail sont examinés en contrepoint de la normalisation et la nationalisation qui s'opèrent par le biais du vêtement professionnel et surtout de l'uniforme. La tension entre l'intime, le collectif, l'apparence et l'ordre qu'impose un uniforme – dont l'inspiration puise dans le monde militaire – est palpable à chaque page de ce riche ouvrage.

La dimension du genre structure substantiellement l'histoire du vêtement de travail et l'examen des normes est implacable, tout comme la définition de la féminité et de la masculinité dans les mondes du travail. Les vêtements professionnels et les uniformes sont conçus, représentés et vendus pour des hommes à la fin du XIX^e siècle et très largement pendant le XX^e siècle. Jérémie Brucker montre combien les catalogues de vente par correspondance des vêtements de travail et des uniformes sont androcentrés, évoquant une palette très étendue de métiers répertoriés et proposant des vêtements adaptés aux situations de travail (climatique, intérieur-extérieur, production, exploitation, service, régionalisme) des hommes. Les femmes doivent se contenter d'un nombre très limité de pièces de protection, inspirées des rôles domestiques qui leur sont assignés, comme le tablier des infirmières ou des porteuses de pain, ou

de simples éléments de reconnaissance comme le brassard proposé par les Postes et Télégraphes dans un premier temps aux préposées ; les femmes ne bénéficient pas de véritables vêtements professionnels ou d'uniforme conçus pour elles, à l'exception de la Première Guerre mondiale où la combinaison jupe-culotte est fabriquée à destination des ouvrières de l'industrie métallurgique et des usines de munitions. Au fil du ^{xx}e siècle et de la féminisation que connaissent les deux entreprises d'État, La Poste et la SNCF, les uniformes sont plus ou moins adaptés aux femmes qui y travaillent mais leur coût reste moindre que ceux destinés aux hommes.

Le livre de Jérémie Brucker examine autant les pratiques que les représentations, il propose une histoire à hauteur de femmes et d'hommes, dans le quotidien et l'intime, dans les rapports sociaux et genrés, à la croisée d'une histoire sociale, économique et d'une histoire culturelle, sensible et politique. Il ressuscite des cultures matérielles, s'inscrivant en cela dans le sillage de Daniel Roche et d'une histoire de la vie quotidienne renouvelée. Si un certain nombre d'études (la bibliographie de cet ouvrage en témoigne) se sont intéressées au vêtement à diverses époques, pour différents milieux (la justice, la médecine), ou en partant du paradigme du genre, comme l'ouvrage publié en 2010 au Seuil par sa directrice de thèse Christine Bard, *Histoire politique du pantalon*, le livre de Jérémie Brucker ouvre un champ nouveau et très vaste, celui du vêtement dans le monde du travail, en embrassant un corpus impressionnant qui lui permet d'explorer une variété de métiers, d'époques et d'organisations sociales. Par le vêtement, il analyse un grand nombre de situations de travail, s'insère dans le hors-travail, s'intéressant à l'individuel et au collectif.

Jérémie Brucker est un historien mais aussi un ciseleur de mots qui fait partager à sa lectrice et à son lecteur le goût des matières, des métiers, des objets, en parsemant son étude de termes techniques souvent oubliés, citons pour le plaisir : le casimir, le coutil, le largeot, le sarrau, la blaude, le bourgeron, la françoise, etc. Un précieux lexique illustré clôt l'ouvrage. S'il s'intéresse aux fibres, aux matières, aux tissages, à la coupe, aux chaussures, aux couvre-chefs, aux boutons, aux passepoils, aux broderies, c'est toujours pour en chercher le sens, le replacer dans une époque et une économie et non pour simplement compter les boutons de guêtres ! Son goût pour les matières textiles et pour les archives l'a amené à proposer une très belle et abondante iconographie. Celle-ci est traitée et intégrée de diverses façons, ainsi qu'à des échelles variables dans le livre et prend parfaitement part à la démonstration. L'Arbre bleu offre une qualité et une richesse iconographiques peu communes dans l'édition de livres scientifiques d'histoire. Que cette vaillante maison d'édition en soit vivement félicitée ! Jérémie Brucker est le premier lauréat du Prix Rolande Trempé, l'historienne du travail et des mineurs de Carmaux, délivré par l'Association française d'histoire des mondes du travail (AFHMT). Le partenariat entre l'association et Arbre bleu éditions a permis cette belle édition qui inaugure en fanfare (en costume bien sûr !) cette prometteuse collection « Histoire des mondes du travail ».

Isabelle Lespinet-Moret
Professeure d'histoire contemporaine,
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne,
Centre d'histoire sociale des mondes contemporains